

**Catherine Soullard**

## **Des bringues d'un autre monde**

« Té, regarde, Esther, la ferme de Septane qui déboule, Vera, son mari et les deux enfants... »

Esther ne pipe pas, elle est là comme elle en a pris l'habitude depuis un an et demi, deux ou trois après-midi par semaine, ça lui plaît d'observer les doigts de Marcello aller et venir sur les tiges d'osier, c'est sa séance de yoga, de méditation, de présence au monde, elle est là, le regarde, écoute ses élucubrations, Marcello n'arrête pas, raconte des histoires, il en a plein la tête, des trucs qui lui sont arrivés ou qui lui arrivent, ça fuse, ses coups de gueule, ses détestations, ses partis pris, elle réagit à peine, laisse aller le fleuve, c'est la Durance avant d'être contrainte, c'est un torrent qui l'emporte, la berce, elle s'en fout, il peut dire n'importe quoi, parler des esprits, des petits êtres de la forêt, des forces transfixiantes, elle lâche, oublie, abandonne toute rationalité, ici règnent les plantes et les bêtes, les saintes, les sorcières, et les fées, les druides, ici la magie est blanche, jamais noire, ici on gueule, on aime, on pardonne, ici on vit, c'est précisément ce qu'apprend Esther.

« Eh bonjour mes petits, comment vous allez ? vous êtes tranquilles ? vous êtes bien ? et ta maman, Vera, toujours au four et au moulin ? Cette ferme, c'était un sanctuaire, on s'y ressourçait, c'était notre quartier général, qu'est-ce qu'on n'a pas fait là-bas, c'était sanglant, on ne le referait pas, ça non ! la ferme est à un croisement, juste après le village, quartier Saint Jean, et pour la Saint Jean, forcément, on faisait les feux, on buvait comme des trous ! y'avait une atmosphère de folie ! du monde de partout ! quand on est à Viens, qu'on regarde du côté de Vachères, on la voit, cette ferme avec ses bâtiments rectangulaires, ses deux tours templières et les champs autour comme de petites mosaïques ! nous, on partira un jour dans la grande vallée qui va de Reillanne à Dauphin, ou sur le plateau de Valensole, au-delà de Roumoules, vers Montagnac ! mon pays c'est la steppe, on aura un châtaignier, l'arbre à pain qui a nourri des millions de piémontais, on prendra un cabanon, et s'il y avait un ermitage ou une petite chapelle abandonnée, ça m'arrangerait ! et on sera bien ! je n'en peux plus de cette chaleur, ça me contrarie, je suis du pays de l'alpe, moi ! j'ai besoin de fraîcheur et d'ombre ! petit, j'avais tout le temps la paillette sur la tête, obligé, les vieux nous protégeaient du soleil, c'était infernal ! mais on les aimait, ces vieux ! qu'est-ce qu'on n'a pas fait avec eux ? ces pique-nique ! on partageait tout ! la plupart du temps on était plein comme des barriques, on chantait des chansons paillardes, on jouait du galoubet et du tambourin ! quand on partait ça allait, le problème c'était pour revenir ! fin août, passée la Saint Julien, le grand père de Vera disait qu'il pouvait mourir ! dans les années quatre-vingt dix on avait créé une amicale, une grosse association bien vivante pour remettre à l'honneur les pèlerinages qui avaient disparu et les fêtes traditionnelles comme celle des vendanges, on allait cueillir le raisin de partout, Rose faisait cuire trente à quarante lapins sous la tonnelle, on cuisinait la polenta pour trois cents personnes, maintenant avec leurs normes tu pourrais plus ! cette Rose, c'était notre mascotte ! qu'est-ce qu'elle nous a fait rire ! une fois, voyant que sa patronne avait une belle pommade, elle s'en

était pastissé tout le visage, elle ne savait pas lire, c'était de la crème dépilatoire, elle était drôle ! elle n'avait peur de rien ni de personne ! à un repas officiel, elle a dit au maire de Cannes, Vous savez, monsieur le maire, si je meurs, avec tous les hommes qui me sont passés dessus, il n'y aura pas assez de place à l'église pour les femmes ! c'était la Sainte Marie-Madeleine de Septane, elle n'avait pas de limites mais la pauvre, elle avait subi des attouchements de son père, elle avait même eu des enfants avec lui, et un jour, en buvant le café, on parlait de tout ça, je lui dis Rose, je voudrais te demander une chose, je me suis permis parce que je m'en occupais, de Rose, je veillais sur elle, j'étais président de cette grosse association pour le retour au sacré et quand il venait des journalistes, je les lui envoyais toujours pour lui redonner de la considération, et donc je lui dis Je voudrais te demander une chose, je suis sûre que tu n'as jamais eu de plaisir, tu sais ce qu'elle m'a répondu, Non tu as raison, c'était compulsif, quatre à cinq fois dans la journée, des fois, tu te rends compte, ah c'était un phénomène, notre Rose ! je me demande ce qu'elle est devenue, tu la vois encore dans Septane, Vera ? pas possible ! avec le maréchal ferrant ? eh bé, il a dû déployer des arguments de poids ! Bien sûr que vous pouvez y aller, faites comme chez vous, moi je reste là avec Esther, mais vous allez étouffer de chaleur, l'atelier des non-violents, c'est une vraie chaudière en ce moment ! Clarius et ma belle-fille font des petits objets en bois, des cuillères, des crayons, des hérissons en cade ; je les rudoie, mes non-violents, j'essaie de les canaliser, qu'ils fassent des objets comme ils font, en ce moment, dans l'esprit de la ferme, l'art des bergers, mais je leur donne beaucoup d'amour aussi ! quand je leur ai construit cet atelier, lui, Clarius, il a plongé dedans ! tout est venu d'un livre qu'Angèle m'avait offert, un livre sur un allumé comme nous qui avait un atelier de ce genre ! j'ai dit à Clarius Prends le livre, y'a des modèles, il faut que tu fasses des cuillères, tout le monde t'achètera des cuillères, le reste, c'est plus aléatoire, et il s'est mis à la cuillère ! j'ai un copain qui fait des fortunes sur les marchés avec les hérissons en terre, alors je leur ai dit Faites des hérissons, du coup ils font des hérissons ! du moment qu'ils font, Clarius taille et Blanche ponce, ça va ! je ne veux pas qu'ils soient glandeurs, parce que moi, je turbine, je n'arrête pas ! il y a de belles choses, vous verrez, et après, vous revenez me voir, au frais !

Tu vois, Esther, les paniers, là, par terre ? c'est la famille de Vera qui les fabriquait avec des canisses, pour envoyer les fleurs à Paris ; quand ils ont construit le chemin de fer, que Nice a été raccordé à la France, Alphonse Karr qui était renommé pour son jardin, a eu l'idée d'expédier des roses à Paris, c'est venu de là, l'envoi des fleurs à la capitale ! imagine-toi qu'un jour, il vient un type d'Ollioules qui me dit Nous sur la côte, on était tous du même village de Toscane, Alors ça, je lui réponds, ça m'étonnerait ! mais il insistait tant que je téléphone à Henriette, la grand'tante de Vera, pour lui demander d'où elle était, et c'était vrai ! trois villages ont exporté tous les vanniers qui faisaient les paniers en canne, j'ai demandé à Donati, à tous mes copains, ils venaient tous de ce village de Toscane ! pour en revenir à Septane, c'était vraiment une ferme comme il y a encore quatre-vingts ans, avec des personnalités fortes ! quand Vera s'est mariée, elle a décidé de faire son appartement dans la ferme et de garder une petite étable avec trois, quatre vaches pour son père, et le maquignon est venu charger le reste, tu sais ce qu'il a fait, son père ? il s'est mis sur la botte de paille et il a pleuré, il est devenu fou ! Vera lui a dit Mais Papa, on t'a gardé des vaches ! Non, non, vous m'avez levé mes bêtes ! parce que lui, de tout petit, il avait vécu au milieu des vaches ! et il a perdu la raison, il avait vingt-cinq bêtes, il les a vues partir, ça lui a tapé à la ciboule ! et son oncle, le frère de son père, qui buvait comme un trou ! un soir de la Saint Jean, il était saoul mais sa femme ne voulait pas que ce soit dit, alors elle répétait Vous voyez, c'est l'émotion,

c'est l'émotion et après, il n'est pas bien ! une autre fois, en sortant d'un gueuleton dans un restaurant qui était au-dessus de Septane, il ne marchait plus droit alors sa femme disait C'est l'altitude, dès qu'il monte à plus de quatre-vingts mètres, il n'est pas bien ! du Pagnol ! ah on en a vu ! mais je n'ai aucune nostalgie, on ne pourrait plus reproduire ça ! on avait vingt-cinq, trente ans ! on a connu les derniers vieux du village, on en a profité, on les emmenait avec nous, on bringuait, on buvait, on faisait de tout et ces vieux, de temps en temps, y'en avait un qui canait mais la famille ne nous en voulait pas ! au contraire ! on en avait toute une tripotée qu'on aimait ! le jour de l'enterrement de Pierrot, sa fille nous a donné à chacun un billet de cinq cents francs en nous disant Allez boire le champagne, j'ai été tellement heureuse que vous vous en soyez occupés comme ça, je vous remercie jamais assez ! ce vieux, il était resté au moins quatre ans avec nous, il avait beaucoup d'argent mais nous, on n'en a jamais profité, on payait autant que lui ! un matin, au bar, il nous dit On boit un coup, on se fait amener à l'aéroport, on monte à Paris voir le french cancan, on revient et le soir, on sera là, au bar, à Septane, pour l'apéritif, et ça c'est moi qui vous le paye ! c'était son rêve ! y'avait aussi une vieille gentille qui n'avait pas un sou et qui sentait la pisse, je lui portais des salades, elle se cassait un œuf dessus, elle se régala, elle était heureuse comme tout, elle vivait avec son frère ; chez eux, c'était marron, tout marron... et Joseph, je t'ai jamais parlé de Joseph ? au-dessous de Saint Jean, y'avait un vallon, il vivait là, le vieux Joseph, il avait quatre-vingts ans et il picolait, des fois on allait chez lui, il était saoul comme une bourrique, alors il me demandait de rentrer ses chèvres, Eh ouais, je vais te les chercher, tes chèvres ! et après on déconnaît ensemble, il disait n'importe quoi, J'ai loupé ma vocation, au lieu d'être un con de paysan, j'aurais dû être tueur dans les abattoirs ou alors CRS, je le prenais au mot en riant Ah sûr Joseph, ça, c'est des beaux métiers ! on faisait des bringues, maintenant tout ça s'est édulcoré, y'a plus de tempéraments pareils, c'étaient des bringues d'un autre monde ! ces vieux, je les faisais parler, ils me racontaient leur vie, je les ai absorbés, je les ai pompés complètement, je leur ai aspiré la moelle... allez, mon Esther, viens, je vais faire un peu des paniers, que je gagne mon assiette de soupe, tout de même, on va avoir chaud, voui, on verra, c'est celui qui a peur qui meurt comme disait le hussard ! allons-y, on se mettra dans le couloir de brise, contre le mur de la ferme, y'aura de l'air, on sera bien, hein, qu'est-ce qu'on risque, et comme ça, on guettera Vera ... ça t'amuse de curer les petits trous de mon établi, hein ? tu ne peux pas rester sans rien faire, tu es rigolote, tu devais avoir du gaz, petite, hé ! Esther et cet acrobate de vannier, ça a été une belle rencontre ! moi, tu sais, je fais collection d'êtres humains ! j'en ai connu des originaux dans ma vie, y'a trente-cinq ans, à Septane, ça a été avec des vieux biffins, j'étais avec un copain, ils nous invitent à boire un coup, on y va, on picole, on commence à tourner dans le bidonville, y'avait des cabanons et des poupées de partout, c'était irréel, on se serait cru dans un film de Fellini, tous les trois mètres, y'avait un robinet parce qu'ils avaient installé l'eau quinze jours avant et à chaque fois, ils se mettaient à hurler Ca coule, ça coule ! et nous, on tournait, on virait, autour des poupées, des jouets, et d'un coup, on arrive au centre du labyrinthe, dans le saint des saints ! aux murs, par terre, y'avait ces tapis qu'on voit dans les foires avec des cerfs qui brament et tout ce qu'ils avaient trouvé dans les poubelles de plus magnifique, des vieux verres, de la vaisselle, et une grande poupée trônant sur le canapé, ça a été un moment ! ça coule, ça coule, et moi je fais les anses, les anses, les anses... »

Marcello chantonne sur l'air de *J'me balance*, Esther l'accompagne.

« Allez Marcello, surpasse-toi, j'en ai marre, je suis fondu, on en a pour encore un mois de cette chaleur ! on risque d'aller jusqu'à mi septembre comme ça à moins qu'il pleuve

un peu le huit, pour la nativité, on passe un carcan ! c'est une année maudite ! deux mois sans pluie, tu te rends compte, c'est des mois empestés, on est au bout du rouleau ! à Bargemon, il n'y a plus d'eau, la source d'Ancelle ne coule plus, celle de Leo non plus ! tu vois comme il est le ciel en ce moment, minable, gris, blanc, pisseux, encore vingt-neuf jours et il sera bleu ! les chasseurs d'Afrique voleront au-dessus de la ferme par quinze ou vingt, c'est un moment de magie, et puis y'aura les topins, les petits topinambours, c'est une variété qui s'est bien développée chez nous, qui se mettront à fleurir et les prémices des asters, et pour peu qu'on ait eu une petite pluie le cinq août, c'est bon ! les parfums arrivent et l'automne commence, vingt-neuf jours encore et tu verras, le dix août, l'été se prend un grand coup dans la gueule, les nuits sont plus longues, on respire... et pendant ce temps qu'est-ce qu'il fait le vannier ? des paniers, t'imagines ! quarante-cinq ans que je fais des paniers ! c'est mon père qui m'a appris et j'avais horreur de ça ! je voulais être paysan, maraîcher, si j'avais pu brûler son atelier, j'avais la détestation et puis finalement comme je l'aimais pas, ce travail, je l'ai fait avec beaucoup de liberté, sans académisme et j'ai appris beaucoup de choses ! l'osier est une expression simple de la nature ! le reste, on s'en fout, ce n'est qu'une question d'ego, mon père était aliéné à son métier, mais le métier c'est pas une fin en soi, c'est un accompagnement de la vie, c'est tout ! si j'avais du fric, j'en ferais un peu moins ! je suis un contemplatif, moi, j'aurais dû être moine mais je suis tellement anarchiste que je n'aurais été bien que sur le mont Athos chez les cénobites, seul dans mon petit jardin ! de toute façon on peut vivre sa solitude et sa religiosité partout ! moi je mets de l'humanité dans ma religiosité alors que souvent les religieux mettent de la religion dans leur humanité, ça, c'est le paradoxe, ils sont tellement pris dans un phénomène qui les oblige sexuellement et sensuellement à se contenir que ça leur tape sur la tête alors que nous, y'a rien qui nous est interdit, on peut tout faire, c'est merveilleux, cette extrême liberté des ermites qui vivent dans le monde ! tout nous réussit et je tresse, je tresse, eh oui c'est tout un truc, les anses, tu n'avais jamais vu ? comme ça un jour tu pourras témoigner ! c'est là que réside la force, dans cette ligature ! eh non c'est pas magnifique, c'est à peu près, mes doigts vont seuls, *tututut, tututut*, voilà le moineau d'hier sur son petit balcon, *tututut*, il est content, moi je suis le vannier de l'absurde, je suis dans mes doigts, on est bien, on n'a besoin de rien, je regarde le chemin qui s'en va vers la barrière ouverte, rien de plus, il est beau avec cette chicane, je l'ai gardée pour qu'on ne nous voie pas de l'entrée, il y a cent mètres de la ferme à la barrière et comme ça, avec le feuillage du chêne on ne nous voit pas, mais moi je vois venir...

Alors mes petits, ça s'est bien passé ? vous avez vu l'atelier de bois, la poterie, le magasin, vous avez fait le tour ? vous repartez ? merci d'être venus, rentrez bien, soyez sages ! » Marcello tape le tour du panier pour tasser l'osier avec un vieux marteau dont il a raccourci le manche pour l'avoir mieux à sa main, il tape, tape, s'arrête, lève le nez et ajoute : « Mais pas trop ! »

Catherine Soullard est critique de cinéma, écrivain, a été productrice à France-Culture (Les Nuits magnétiques, Les Chemins de la connaissance) et collaboratrice au Monde de l'éducation, à Études, à la Revue des deux mondes. A collaboré à divers ouvrages collectifs, dont récemment : *Dictionnaire Freud* (Laffont, 2015), *Roger Judrin cour et jardin* (Librairie du Labyrinthe, 2017) et *Le paradis français d'Éric Rohmer* (PG de Roux, 2017). Derniers romans : *Mal dedans* (PG de Roux, 2011), *Vous avez Jupiter dans la poche* (PG de Roux, 2015). *Suzanne, 1947* paraîtra en oct. 2017 (PG de Roux).